

Par la bouche

André Goulet

Volume 42, Number 4 (250), November 2000

Masculin/Féminin : quelle différence?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goulet, A. (2000). Par la bouche. *Liberté*, 42(4), 32–37.

Par la bouche

André Goulet

– Mme Claire Morin ! appela une voix.

La cliente se leva, tâta ses cheveux noirs qu'elle trouva dans le désordre habituel, tira discrètement sur sa robe mauve pour en ramener le pli sous les hanches, écrasa son mégot souillé de rouge dans un cendrier sur pied, puis, le sac à main en bandoulière, elle pénétra dans le cabinet où l'homme à l'imposante stature l'attendait. Maladroitement, celui-ci désigna le fauteuil qui se trouvait en face de lui, de l'autre côté du ministre en merisier. Il s'en voulait d'agir ainsi, mais il n'y pouvait rien. Alors qu'il déambulait sur le trottoir, en route pour son cabinet, il avait surpris un jeune couple, pas si jeune que ça à vrai dire, à peu près de son âge à lui, qui s'embrassait frénétiquement. La femme arborait une robe, fauve et mince comme une peau de lévrier, et les mains de l'homme, agitées comme les feuilles d'un tremble, pétrissaient ses hanches avec vigueur, comme pour s'assurer de la vérité des faits. Il s'était alors demandé ce qu'il advenait de son propre couple, devenu sans passion, morne et rampant comme un feu de gazon. À la rigueur, cette question, il aurait pu la soulever le soir, assis peinard dans son salon, mais jamais, au grand jamais avant une journée de travail ! Aussi ne salua-t-il pas la femme qui s'asseyait devant lui, évita de lui sourire ou de la

regarder. L'homme se reprocha ce silence que Claire ressentit, de fait, comme un reproche.

– Il n'a pas voulu m'accompagner, laissa-t-elle tomber. À l'instant même où on s'apprêtait à sortir, tous les deux, il a dit : Vas-y sans moi pour cette fois. Tu me diras comment c'est et après, je verrai.

L'homme qui était assis en face d'elle retira ses lunettes, les déposa d'une main légèrement tremblante sur le ministre qu'il se représentait à tâtons, puis il porta le pouce et l'index sur ses paupières closes tout en exerçant une légère pression dans un mouvement latéral de va-et-vient. Par la suite, il parut méditer longuement, les paupières toujours closes, le nez entre les doigts. Après un certain temps, il bougea la tête et la femme crut y déceler comme un signe, une invitation à poursuivre.

– Ça me fait tout drôle, confia-t-elle. Ces choses-là, d'habitude (et elle étouffa un rire qui la surprit avec la brusquerie d'un hoquet), elles se font à deux. Je veux dire : si j'étais seule, il n'y aurait que moi à blâmer. Mais nous sommes deux dans cette affaire. Mais je suis seule. Je n'aurais pas dû venir. Je le vois bien, maintenant. C'est ridicule.

Entre temps, l'homme avait ouvert les yeux. Claire essaya d'en préciser la couleur. Il n'avait pas remis ses lunettes et elle se demandait s'il pouvait la voir clairement à cette distance. Consciente d'avoir trop insisté, elle détourna brusquement le regard.

Elle frottait les jointures de sa main gauche contre la paume de sa main droite.

– Paul est roux, enchaîna-t-elle. Et au moment où elle dit cela et sans qu'elle sût pourquoi, le détail lui parut crucial. « Ses yeux sont comme les vôtres : on ne peut pas en préciser la couleur. Ils doivent être bleus, tous les roux ont les yeux bleus. Je veux dire, c'est souvent le cas, et c'est sans doute son cas, mais je n'arrive jamais à en être tout à fait sûre. Tout est comme ça, chez lui. De sorte que je ne suis jamais certaine de rien. La couleur de ses

yeux, la taille de son membre, s'il est musclé ou pas, s'il est sincère ou racoleur... Je n'arrive pas à me faire une idée de qui il est. Et ça me rend très vulnérable. Tenez, s'il était là, je ne sais pas ce qu'il dirait. Mais il n'est pas là. Et je ne le connais pas. Pas du tout. Mais il est roux. Imaginez un homme roux. »

Elle remarqua la main de l'homme qui prenait des notes. Que tout cela soit enfin consigné par un expert impartial lui faisait beaucoup de bien. Elle ne put s'empêcher de sourire et elle le fit aussi naturellement qu'on respire.

– Vous n'êtes pas très bavard, dit-elle avec sa voix la plus douce. L'homme posa sur elle un regard chargé de compassion. « Moi, je parle trop. Paul me le reproche souvent. C'est parce que je ne sais rien, je lui explique. L'ignorance est muette, il réplique. Mais pas la femme tenue dans l'ignorance, j'ai envie de lui répondre. Vous voulez que je vous dise ? Il achèterait mon silence à prix d'or. Tant et aussi longtemps que je me tais, tant et aussi longtemps que je ne dis rien, tant et aussi longtemps que je ne questionne pas, je ne troue pas son armure. Si je ne dis mot, il peut rester tel qu'il est, et à son aise, de sorte que je demeure toujours aussi vulnérable – et lui, tout aussi intouchable, impénétrable, insondable. On n'aurait pas idée de lancer des troupes dans une offensive sans d'abord leur dire à quoi ressemble l'ennemi. Vous êtes d'accord avec moi sur ce point, n'est-ce pas ? Elle n'attendit pas la réponse : « Quelle bêtise ! Je ne devrais pas parler de guerre. J'ai ça en horreur. Et c'est prendre le problème à l'envers. Il ne s'agit pas de combattre. De vaincre, si ; mais pas de combattre. Je n'aurais pas dû venir. C'est ridicule. »

L'homme s'éclaircit la gorge, comme s'il s'apprêtait à parler, mais il n'en fit rien. Claire posa sur lui des yeux d'un vert colibri. L'homme en profita pour scruter son visage, gracieux et pur. Un peu de rouge soulignait ses lèvres, mais c'était tout. Ni rimmel ni rien.

– Je ne comprends pas la guerre. Les guerres, prises une à une, oui, ça, on peut toujours l'expliquer, le justifier ; mais la guerre, de vouloir la justifier au point de pouvoir la faire, ça, non,

je ne comprends pas. Si vous n'étiez pas là, n'empêche, il y aurait de fortes chances pour que je devienne soldat. C'est vrai, je vous le jure ! Mais vous êtes là. Alors, pourquoi irais-je me battre ? De même pour tous ceux qui sont passés ou qui passeront ici, qui se sont assis ou qui viendront s'asseoir à ma place, pour dire des choses somme toute assez peu reluisantes et fort banales. Je veux dire : s'il y avait un homme comme vous pour chaque douzaine de mitrailleuses, il n'y aurait sans doute pas de guerre. Un obus, c'est une crotte sur le cœur ; et une crotte sur le cœur, ça s'évacue tout aussi bien par la parole qu'avec des munitions. Vous ne pensez pas ?

Avait-il approuvé, ou s'était-il contenté de lever la tête ? À coup sûr, il n'avait manifesté aucun signe de désaccord et c'était suffisant pour qu'elle osât continuer.

– Je viens pour une histoire de couple et voilà que je parle de guerre. C'est qu'il n'est pas là, mon couple. Reste la guerre. Je veux dire, dans les choses importantes à régler. Je suis pour qu'on règle les choses, moi. Elle porta ses doigts à ses lèvres et vérifia l'état de son rouge, comme l'eût fait une aveugle. « Je suis pour que les choses s'arrangent. Mais là, franchement, qu'est-ce que je peux ? Jusqu'à hier, Pinochet était intouchable. Aujourd'hui, il ne l'est plus. C'est donc qu'on a raison d'espérer, non ? Mais des gens continuent de l'appuyer. Est-ce à dire qu'on doit désespérer ? Je ne crois pas. Je pense plutôt qu'il faille douter, douter perpétuellement, et demeurer éveillé. Vous voyez ? Je vous l'avais dit. Je parle comme un vrai soldat, et des meilleurs, de ceux qui sont capables de rigueur, de discipline, de sacrifice, de tactique. »

Elle passa de longs doigts aux ongles courts sur son sternum, de bas en haut, pour y recueillir une pâle sueur de femme. L'homme se demanda s'il faisait chaud dans la pièce. Dans les circonstances, la question s'avérait cruciale. *À un moment donné dans un milieu donné*, insistait jadis son professeur d'écologie, pour expliquer qu'un papillon, par exemple, bien qu'il ait quatre ailes, ne puisse cependant voler que si les conditions requises (de la lumière et une chaleur suffisante) sont remplies. Aussi ne

demande-t-on pas à un papillon de jour de voler la nuit ; celui-ci en est tout simplement incapable. Demande-t-on à un homme de marcher sur les eaux ? À un moment donné dans un milieu donné. L'hiver, si, du moins s'il s'agit de traverser un marais, un étang ou un lac ; mais l'été, jamais, quel que soit le plan d'eau.

- Je me demande si on peut vaincre sans combattre.

Cette fois, c'était l'homme qui avait parlé.

Sa voix n'avait aucunement surpris la jeune femme. Elle était de celles qui se fondent parfaitement à la morphologie du visage. Ce qui l'étonna toutefois, c'est la façon qu'il avait de rouler les R. Cette préciosité ne collait pas au personnage. Claire ne put donc retenir un geste de repli, ce que l'homme releva dans son carnet. Le frottement de la plume contre le papier émettait comme un crépitement de mitrailleuses dans le lointain.

- Par la bouche, murmura la jeune femme.

- Quoi ça ? questionna l'homme tout en relevant la tête. Il lui sembla voir le visage de Claire se défaire sous ses yeux.

- Vaincre sans combattre. On y parvient par la bouche.

En même temps qu'elle disait cela, la femme rassemblait ses bras et ses jambes, jusque-là occupés à préciser le sens de ses mots, et elle les referma sur son sac à main où il n'y avait pour ainsi dire rien, un tampon, une carte d'assurance-maladie, un numéro d'assurance-sociale, un permis de conduire, des cartes de débit et de crédit qui lui permettaient de puiser à même des comptes sans fonds ou presque, un briquet jetable et un paquet de DuMaurier aux deux tiers entamé.

Maintenant, la jeune femme se tenait debout devant lui, la main tendue dans sa direction. Il aurait dû lui proposer un autre rendez-vous, mais il n'en avait pas la force. Il revit ces deux bouches du même âge que le sien qui se vissaient l'une à l'autre avec une frénésie d'insectes. Il en éprouva un dur sentiment d'échec.

Claire ramassa d'une drôle de manière ses maigres lèvres au coin droit de sa bouche. Elle aurait voulu tirer sur sa robe, mais elle ne le pouvait pas. Pas devant lui. Pas comme ça. Embarrassée, elle gagna rapidement la porte et en posant sa main délicate sur la poignée en laiton usé, elle revit en pensée le carnet d'adresses qui gisait au fond de son sac à main. Comment avait-elle pu l'oublier ? Ses lèvres, de nouveau, se divisèrent, et les muscles ainsi relâchés prirent aussitôt la forme d'un sourire.

– Une dernière chose, intervint l'homme qui, tout en voulant clore la séance, cherchait par tous les moyens à en éviter la fin.

« J'écoute, mon lieutenant », s'entendit-elle répondre pour elle-même tout en ne se retournant qu'à moitié.

– D'où vous est venu ce sourire, il y a un instant ?

La femme parut gênée, ou d'une joie trop nouvelle pour ne pas donner le rouge aux joues.

– Du fond de mon sac, répondit-elle d'un ton amusé.

Puis son dos et son cou s'étirèrent comme une tige verte dans la lumière.